

FLORIAN BOULLAND

CONNOR
DE L'APOCALYPSE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier
et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou
d'adaptation interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-031-6

Dépôt légal : mars 2022

1 - Le virus de Connor

Les snipers. Les gros couteaux. Les bazookas. La jungle. Le désert. Et maintenant un petit village de campagne dans le sud de la France. Un verre de Pinot Noir en main, une paire de lunettes de soleil sur le nez et un béret sur le crâne suffisaient à cacher l'identité de l'agent secret Connor González. Était-il en mission spéciale, prêt à arrêter un terroriste à deux doigts d'assassiner Mamie Carmen, tenancière de la petite taverne où il se trouvait ? Avait-il pour but de suivre un baron de la drogue qui faisait passer des kilos de cocaïne entre la France et l'Espagne ? Devait-il supprimer une cible pour récupérer une grosse mallette remplie d'informations secrètes ? Connor González n'avait qu'un seul but à ce moment précis, passer des vacances tranquilles et continuer de suivre son Road Trip Nice – Marseille – Barcelone où il devait rendre visite à sa tata. Tata Connor préparait de ces tapas à s'en casser le bide, croyez-en l'expérience du bonhomme, pas de filature à pieds après une assiette complète. Ah oui, ça faisait longtemps qu'il avait pas vu sa Tata, et le régime agent spécial poulet – radis noir – brocolis, il se l'était assez coltiné.

En parlant de Colt, c'est l'arme qu'il avait utilisée pour en finir avec le savant fou Von Frankenquelquechose qui voulait créer un virus pour transformer les gens en abomination qu'il avait dit. Paf paf, deux bonnes balles dans la jugulaire droite et le seul qui aura à prononcer à nouveau ce nom impossible, c'est le prêtre. Bon, en s'écrasant au sol, le savant avait brisé la fiole contenant la bactérie. Ne vous inquiétez pas, Connor avait essuyé la tache de la semelle de sa chaussure. Tout est bien qui finit bien, son chef lui avait donné la permission de prendre du repos et l'agent s'était commandé un billet pour Nice. Il repensait aux mains de Tata lui pinçant les joues, à son cousin Fabio avec qui il faisait de la lutte depuis tout petit. Il gagnait, nul besoin de le préciser. Fabio était agent pour les services secrets espagnols, ce que Connor n'avait bien entendu aucunement le droit de vous révéler.

— Tout se passe bien ? lui demanda Mamie Carmen.

— Oui Madame.

La petite femme replète, qui donnait son nom à l'établissement, se baladait entre les tables constamment suivie d'un cocker aux poils roux. Il reniflait le sol et semblait attiré par les chaussures de Connor.

— Arrête de me lécher les godasses, le clebs !

— C'est pas très poli, Pépette !

Cela ne devait pas être la définition des bonnes manières selon l'animal qui continuait à se repaître du goût de vieux plastique des Rangers de l'agent. La tenancière essaya de le tirer par le collier, mais pas moyen de faire bouger le bestiau. Il aspirait jusqu'à la moindre trace de terre coincée entre les crampons des chaussures. Léchouiller ne devait plus lui suffire car il commença à mâchouiller. Mâchouiller ne devait pas non plus faire l'affaire car il se mit à mordre. Et mordre ne dut pas plaire à Connor qui mit ce que l'on appelle dans le jargon : un gros kick à Pépette.

— Mais ça ne va pas ! s'exclama Mamie Carmen.

— Si si ça va très bien, il est top ce vin, Madame, répondit-il en finissant la dernière goutte.

— Vous avez frappé mon chien !

— Vous savez combien ça coûte des Rangers comme celles-ci, Madame ?

— Vous savez combien coûte Pépette ?

— C'est même pas une pure race.

— Vous êtes raciste en plus, Monsieur ?

Connor se demanda s'il n'aurait pas dû réserver son gros kick pour l'artère gauche de la tenancière. Mais à sa surprise quelqu'un, ou plutôt quelque chose, se chargea de l'artère gauche de Mamie. Pépette, qui devait sûrement en avoir assez de ses longues années de servitude, s'était jetée avec vigueur sur sa patronne, et, avec une belle bave lui coulant des babines, lui avait attrapé la cuisse comme on attrape un bon jambonneau. Ses yeux dilatés laissaient percevoir la haine qu'elle avait pour les croquettes aux légumes avec lesquelles elle était nourrie tous les jours.

Action – réaction. La jungle. La chaleur. Les animaux sauvages. Les dernières gouttes d'eau de la gourde. Les ennemis qui jaillissent par surprise. Connor savait quoi faire. Il dégaina le Desert Eagle qu'il avait toujours dans son sac et fit exploser le crâne de Pépette, sa cervelle se déversant sur la jambe de sa maîtresse. Le sursaut général des autres clients assis aux tables de la terrasse fit prendre conscience à l'agent qu'il devait se montrer professionnel.

— Ne vous inquiétez pas Mesdames et Messieurs, je contrôle la situation ! Il n'y a plus aucun danger, la menace a été neutralisée ! Appelez une ambulance pour cette chère Mamie Carmen ! Voilà pour le dérangement ma bonne dame, conclut-il en laissant à la tenancière un généreux pourboire de fond de poche.

L'agent avait une fois de plus sauvé une vie. De quoi être fier lorsqu'il remonta dans son gros 4X4 aux vitres teintées. Il ne jeta pas un regard en arrière et démarra le véhicule alors que le soleil faisait briller ses montures Ray-Ban. Connor aurait fait péter la musique de son téléphone s'il n'était pas dans une voiture de location qu'il lui fallait ramener au plus tard mardi prochain. Il n'avait pas pigé comment fonctionnait cette saleté de Bluetooth. Et puis la radio était compliquée à régler donc il se contentait de profiter de ses musiques reggeaton préférées lorsqu'elles daignaient passer. Le GPS

indiquait encore trois bonnes heures avant d'atteindre Barcelone. Connor prit la direction de l'autoroute A9.

— *Il est midi, l'heure de l'info*, intervint la radio.

— Il est aussi l'heure de bouffer, se dit Connor.

— *Les animaux se comportent de façon étrange aux alentours de l'aéroport de Nice et du Stade de l'Allianz Riviera. Après s'être mis à vigoureusement lécher le sol, ils se sont attaqués à toutes les personnes aux alentours.*

— Saletés, le retour de la rage. On avait pas un vaccin contre ça ?

— *Il semblerait que ce comportement ait aussi lieu à Londres.*

— Tiens, c'est pas loin de la maison ça !

— *Nous n'en savons pour le moment pas plus, mais l'armée est intervenue pour abattre les animaux.*

— Et le droit des bêtes dans tout ça ?

— *Passons au cinéma maintenant. Le blockbuster de l'été, Peter contre les Zombies, met en scène l'acteur Ulrich Kane, et devrait sortir dans nos salles obscures dès demain ! Nous avons en direct l'acteur lui-même pour quelques révélations sur le film ! À vous Lidia !*

— *Merci Patrick ! Je me trouve en ce moment chez l'acteur londonien ! Comment allez-vous Ulrich ? Vous semblez pâle.*

— *Non ça va, c'est plutôt mon chat qui est pas en forme, il m'a mordu, le salaud.*

— *Les animaux ont leurs humeurs ! Êtes-vous prêt ?*

— *Bien sûr !*

— *Je dois vous avouer que c'est bien la première fois que j'entends parler de films de zombies !*

— *Oui, c'est pas très courant comme concept, mais croyez-moi, ça va faire un carton !*

— *Comment avez-vous préparé votre rôle ?*

— *Vous savez, je suis un Method Actor comme on dit, j'adore ne pas prendre de douche, dormir dans la forêt et manger du foie cru.*

— *C'est pour ça que vous avez reçu un Oscar !*

— *Eh oui, c'est pas donné à tout le monde. Ici, pour me mettre dans la peau du personnage, je me suis mis à mordre, mordre tout ce qui bouge.*

— *Comme votre chat !*

— *C'est ça. J'ai mordu ma femme, mon fils, et Poupouille justement, qui a peut-être cherché à se venger.*

— *Je comprends. Une préparation intense !*

— *Je me suis aussi rendu chez la tribu cannibale des Marawai, j'ai pu goûter pour la première fois de la chair humaine.*

— *Crue, je suppose.*

— *Bien entendu, Method Actor jusqu'au bout ! En plus, d'après le chef qui m'a gentiment pris sous son aile, la chair cuite, c'est caoutchouteux.*

— Putain, il me donne faim ! Parlez pas de bouffe à midi sérieux ! Je vais m'arrêter à la station là parce que j'en peux plus.

Connor emprunta la voie de décélération, le ventre gargouillant.

Pour maintenir sa structure musculaire, il lui fallait manger cinq fois par jour et absorber quelque chose comme 6000 calories. Vous comprenez maintenant pourquoi il en avait assez du radis noir. Il se gara et sortit du véhicule en laissant la radio allumée.

— *Vous êtes sûr que ça va, Ulrich ? Vous êtes encore plus pâle qu'au début de l'interview... Ulrich ? Ulrich ?*

Si le narrateur avait été à ce moment avec Lidia, il vous aurait décrit l'aspect cadavérique de l'acteur dont les yeux étaient maintenant fermés. De la bave sortait à foison de sa cavité buccale.

— *Ulrich ?* Tenta une dernière fois la journaliste en tapotant l'épaule de la star.

Surprise, crierait un enfant si c'était une blague. Mais lorsqu'Ulrich ouvrit à nouveau les paupières, il ne dit rien de la sorte puisque sa mâchoire se concentrait sur la caboche de Lidia. L'interviewer était maintenant l'interviewé comme on dit.

— *Arrrrgh !*

— *Il semblerait que nous ayons un léger souci technique,* annonça Patrick avant d'envoyer la publicité.

Connor retrouva le chemin de son 4X4, une pile de sandwiches dans les bras. Thon-Mayo. Jambon-Beurre. Crudités. Fromage. Ni poulet, ni radis noir, ni brocolis. Ses papilles gustatives eurent du mal à s'habituer au goût nouveau, à tel point qu'il retourna voir la jolie demoiselle à l'accueil de la station-service pour prendre un Poulet-Moutarde.

— Dis donc, vous aviez faim vous.

— J'aime le poulet.

— C'est bien. Vous avez entendu les infos ? C'est fou hein ?

— Non, dit Connor qui n'avait pas le temps pour la parlote.

Il avait faim et voulait voir Tata. Et penser à Tata en ayant faim le renvoyait aux tapas. Et les tapas le renvoyaient à... enfin... maintenant il lui fallait un dessert.

— Un muffin au Nutella, s'il vous plaît, dit-il à la vendeuse qui le regardait ébahie.

— Ça fera un euro cinquante.

Après avoir payé par carte, au grand dam de la demoiselle, ses Rangers avancèrent à nouveau jusqu'à son véhicule au rythme de ses coups de dents. C'est important de bien s'hydrater, c'est la boisson qui fait glisser le glucose jusqu'à vos gros biceps. Connor vida d'un trait une bouteille d'eau qu'il avait dans son sac avant de reprendre la route. Dans la poche de l'agent, un post-it recensait les différents endroits où il comptait se rendre dans chaque ville. À Nice, il avait fait l'Allianz Riviera, normal, la Promenade des Anglais, parce que, et un musée pour faire genre. À Marseille, le Vélodrome, le Vieux-Port, et la basilique Notre-Dame-de-la-Garde, pour les mêmes raisons. Il avait ensuite suivi la Route des Vins, qui n'était pas la Route des Vins, mais l'était devenue lorsqu'il décida de s'arrêter dans chaque village contenant un domaine. Ensuite, direction Barcelone : du Gaudi, des Ramblas, et du Camp

Nou au programme, un classique, pour finir par du Tata, Tata et re-Tata (Fabio aussi avec un peu de chance et il espérait tomber sur... enfin il verrait). Sacré programme. Il avait hâte, mais sa hâte dut apprendre à attendre. Très vite, il se retrouva coincé entre deux camions de marchandises.

Les camions renvoyaient Connor à son temps en Afghanistan. Il en conduisait un presque tous les jours pour déplacer son équipe. Il fallait avoir confiance pour prendre le volant, le conducteur était le premier sur la ligne de mire d'un sniper ennemi. Ce qu'on vous dit pas c'est que parfois faut dormir dans le camion, et le lendemain tu sais pas si tu te réveilleras ou si quelqu'un t'aura trouvé pendant la nuit. Et c'est là que tu te mets à penser parce que t'arrives pas à dormir. Tu penses à ton cousin qui lui aussi dort peut-être pas. Tu penses à Tata parce que ça te reconforte. Tu penses que c'est avec eux que t'as grandi. Et tu penses que tu devrais peut-être aller les retrouver et arrêter ce boulot. Mais qui est-ce qui le fera à ta place ? En plus t'es doué. Tu penses aux tapas aussi, mais ce que tu t'avoues pas depuis le début de cette histoire, c'est que tu penses surtout à Clara qui les mangeait avec toi. Elle qui pourrait partager à nouveau une assiette (ou plutôt te laisser l'assiette pour que tu puisses consommer tes 6000 calories régulières). Clara que t'as laissée pour sauver des vies. Clara qui est peut-être passée à autre chose. Clara qui est belle, Clara qui te caressait les cheveux, Clara qui t'embrassait. Puis t'as la trique, et tu te demandes pourquoi ça t'arrive en plein désert alors que tu pensais à Tata y'a pas cinq minutes.

C'est dans ces moments-là que tu te rends compte de ce qui importe dans la vie. Alors, quand t'as fini ton déploiement, que tu retournes au pays, tu décides que t'arrêtes tout et qu'il est temps pour toi de retrouver Clara. T'achètes des fleurs, un beau costume, et tu pars chez elle, elle habite pas loin de chez Tata. Sauf que Clara est passée à autre chose justement, elle a un mec maintenant et elle a déménagé dans le centre-ville. Un mec moche, précisons-le, du moins c'est comme ça que tu l'imagines. Même pas la trentaine, déjà une calvitie, une barbe qui ne pousse qu'à certains endroits, des bras en cure-dents et un peu de bide. Et puis ça doit être un con. Toi tu pousses 200 kilos de fonte tous les matins en te réveillant, t'as sauvé plus de gens que tu peux le compter, tu connais le karaté, le kung-fu, le jeet-kune-do, le penchak silat et le ju-jitsu. Mais surtout, tu tiens vraiment à Clara. Le problème c'est que tu l'as pas vu depuis un peu plus de deux ans...

Introspection puissante provenant d'une simple image de camion. Image figée d'ailleurs puisque Connor était bloqué dans l'embouteillage depuis maintenant une demi-heure. Il regardait son portable et plus particulièrement le numéro de Clara. Il se demandait si elle l'avait changé. Il s'était pourtant promis de pas être gnangan, de concentrer ses pensées sur Tata Tapas et Lucha Fabio (de petits surnoms affectueux). Voyant que son cerveau avait décidé de n'en faire qu'à sa tête, il composa alors le numéro de Tata dont il avait hâte d'entendre la voix.

— Allo Tata ?

— Connor, c'est toi ?

- Oui, je suis en voiture là.
- J’espère que t’as le kit mains libres.
- Non, je suis dans les embouteillages, ça fait deux heures que je suis arrêté sur place.
- C’est ça les vacances...
- Comment vas-tu ?
- Eh bien ton cousin vient d’être appelé en urgence, ça m’inquiète toujours. T’aurais pas entendu quelque chose par tes patrons ?
- Tu sais, je suis en vacances. J’ai coupé le téléphone du boulot.
- Je comprends. Alors tu arrives à quelle heure dimanche ?
- Je dirais dix-huit heures.
- Parfait, je te préparerai des tapas.
- Que je t’aime Tata !
- Je sais mon grand. Et toi ça va ?
- Ben je suis en vacances.
- Je parlais pas de ça, Connor.
- Oui, ça va... Enfin je crois. Je voudrais que... Enfin, peu importe.
- Tu as raison, désolée de remuer le couteau dans la plaie... Ça fait un moment qu’on n’a pas parlé, je pensais qu’avec le temps...
- J’ai l’habitude des couteaux... Bref, je passerai un coup de fil à Fabio, peut-être que je pourrai en apprendre un peu plus. Et toi, tu t’ennuies pas trop à la maison depuis que Fab a déménagé ?
- Non, tu sais, il habite pas loin. Quand il n’est pas en mission, je le vois souvent. Et puis je vois mes amies, on sort se balader avec le chien.
- Il va bien Calvito d’ailleurs ? Il a pas ce comportement bizarre dont ils parlaient à la radio ?
- Non, il va bien. Dis-moi, tu fais quel chemin pour venir ?
- Ben je passe par le centre de Barcelone puis j’arrive.
- Le centre de Barcelone ?
- C’est pas ce que tu crois, je suis fan de foot, je veux voir le Camp Nou. J’ai fait le Vélodrome et l’Allianz Arena en France dans la semaine.
- D’accord, j’arrête de t’embêter...
- Pas de problème Tata. Bon, je vais devoir te laisser, il semble y avoir du mouvement.
- Fais attention sur la route.
- J’ai conduit dans des endroits plus dangereux.
- Je sais. Allez, profite bien de Barcelone !
- Tata !
- Pardon, pardon. Gros bisous.
- Bisous, à dimanche !

Le mouvement ne venait pas exactement du camion. Pour vous l’expliquer plus précisément, revenons sur les causes de l’embouteillage qui durait depuis maintenant quarante-cinq minutes. Celui-ci était dû à une nouvelle forme d’accident routier. Un chauffeur de taxi, Gigi de son prénom, emmenait Madame Rumi à une réunion d’affaires importante. Elle était à la tête

d'une grande entreprise de gommes à mâcher. Gigi, clope au bec, adorait prendre cette autoroute parce qu'en général ça roule bien, y'a pas tous ces pinpins qui conduisent à 110 sur la voie de gauche. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il se rendit compte qu'au lieu d'un de ces pinpins, il y avait en fait sur la route un enculé qui se permettait de marcher carrément sur sa voie préférée. Inadmissible, je vous l'accorde. Le niveau de surprise frôla la crise cardiaque au moment où Gigi pigea qu'il n'y avait pas qu'un enculé qui faisait sa promenade digestive sur l'autoroute, mais bien une dizaine. Son pied écrasa le frein avec la violence d'un enfant sur un insecte, mais le taxi percuta les enculés de plein fouet. Les jambes volèrent, les bras dansèrent et les cheveux de Madame Rumi percutèrent le siège de Gigi. Elle en avala sa gomme sans même avoir vraiment eu le temps de la mâcher.

— Putain mon taxi ! s'exclama Gigi.

— Vous... tuer... gens... arriva à peine à prononcer Madame Rumi.
Réunion à...

— 14 heures, je sais. Maintenant mon taxi est rouge, putain ! Ils foutaient quoi ces types sur la route ?

Les réponses ne viennent pas toujours de là où on les attend, se dit Gigi lorsque Madame Rumi ne répliqua rien à sa remarque et qu'il vit le groupe d'enculés, maintenant culs-de-jatte, essayer de se relever tant bien que mal. Plus mal que bien pour être précis. Ils rampaient doucement en direction du taxi.

— La vache, ils sont résistants les salauds, lâcha Gigi.

— Vous n'allez pas les aider ? Réprimanda Madame Rumi qui semblait avoir retrouvé la motricité de ses cordes vocales.

Gigi, pris d'un élan de bonté, et cherchant surtout à obtenir un pour-boire à la fin de sa course, ouvrit la portière et sortit du véhicule pour s'enquérir du bien-être des gens qu'il venait d'écraser.

— Ça va Monsieur ? demanda-t-il en s'approchant d'un infirme.

— Breeeaaaaauh, répondit le rampant.

— J'ai pas bien compris...

— Breeeaaaaauh, répéta poliment l'interlocuteur de Gigi.

— Euh...

Le cul-de-jatte semblait avoir besoin d'aide, car il attrapa la jambe du chauffeur de taxi dans un râle. Il devait aussi avoir besoin de manger quelque chose pour se remettre de l'accident, car il planta ses crocs dans le tibia de Gigi qui imita soudainement une danse inca.

— Qu'est-ce qu'il a à hurler celui-là, se dit Madame Rumi. Il a pas assez foutu le bordel comme ça ?

Cette interrogation plus que légitime la poussa elle aussi à faire quelques pas dehors après s'être mise à mâcher une nouvelle gomme pour se détendre les nerfs. Quoi de mieux que se dégourdir les jambes après un accident ? Gigi ne hurlait plus et l'homme rampant devait être enfin repu puisqu'il avait pu s'attaquer à l'estomac du chauffeur. Il avait d'ailleurs été rejoint par toute sa troupe de randonneurs d'autoroute. Après un accident

de la sorte, il n'est pas facile de compter des gens qui rampent, Madame Rumi en avait loupé un qui avait lui aussi décidé de s'accrocher à sa cheville comme à une bonne affaire du Black Friday. Et il avait choisi de la manger comme si elle allait périr dans deux jours. Et voilà Gigi et Madame Rumi, les deux premiers zombies avec des jambes de l'A9. Des pionniers. Ils n'avaient qu'à remonter la route pour agrandir la troupe, et au vu de leur cadence molle, un bouchon de plusieurs kilomètres s'était créé. Ils ne se souvenaient déjà plus qu'ils avaient eu un accident, ni même une existence lorsqu'ils atteignirent Connor. Ils ne vivaient plus que de besoins, des besoins de consommer, consommer du cerveau humain, et en vie qui plus est. L'agent ouvrit sa fenêtre.

— Qu'est-ce que vous foutez sur la route, y'a un problème ?

— Brueeeuuuuuh, répondirent les restes de Gigi dans ce qui commençait à être une réplique répétitive.

— Brueeeuuuuuh, entonnèrent en chœur ses followers.

— Euh, je comprends pas vraiment où vous voulez en venir.

Le chef de file tenta de faire comprendre ses intentions à Connor en s'attaquant à son épaule. Nuit. Ville délabrée. Embuscade. Ennemi qui tente de nous poignarder. Action-réaction. Paume de la main puissante dans le crâne de l'assaillant. Tête de Gigi qui se détache de son corps et s'envole pour se poser délicatement sur la bande d'arrêt d'urgence. Son électrocardiogramme ne fait plus bip-bip.

— Mais qu'est-ce qu'il se passe ici ? Encore une grève ?

Le portable de Connor vibra dans sa poche. Il venait de recevoir un message de Fabio : « Information confidentielle : zombies ».

— De quoi il parle ?

Le deuxième zombie, qui s'attaqua cette fois directement à boîte crânienne de l'agent, le mit dans la bonne direction. Il lui alluma l'ampoule au-dessus de la tête. Connor sortit alors à nouveau le Desert Eagle de son sac, ouvrit la fenêtre conducteur, et passa l'arme au travers de façon à allumer ses invités.

— Merde, ils veulent pas crever !

Un soldat sait qu'on ne devient bon dans le maniement des armes qu'en tirant encore et encore. Un footballeur sait qu'il faut taper dans le ballon matin et soir pour être le meilleur. Il en est de même pour les zombies, c'est en se confrontant face à face avec la masse qu'on comprend comment en finir avec eux. Connor se fit adepte de John Locke et son empirisme lorsqu'il se rendit compte que le zombie à qui il avait fait sauter la tête de la main n'était pas revenu l'embêter. Voilà leur point faible ! Thèse : le zombie peut mourir. Antithèse : on a beau lui tirer dessus il revient à la charge. Synthèse : il faut lui tirer dessus dans un endroit bien spécifique, la tête. Une bonne bastos dans le visage et kaboom, comme un mafieux sur un yacht aux Caraïbes en fait. Bon, le problème quand on a gaspillé tant de balles pour ne pas réussir à tuer un ennemi, c'est qu'on se retrouve à sec.